DANS LE CHAUDRON DE LA SORCIÈRE

Roger Cornu

Ceperc-Apst. Cnrs-Université de Provence

> « Picasso dit toujours que si on sait ce qu'on va faire, il est absolument inutile de le faire, il vaut mieux faire autre chose. Cette réflexion m'a beaucoup frappé. On ne doit jamais reproduire la même expérience. On ne doit jamais se refaire soi-même. Il faut tenter autre chose » **Edouard Pignon.**

On devient sociologue. On n'est pas sociologue parce que l'on a une maîtrise ou un doctorat de sociologie. Un peu comme dans le compagnonnage, les diplômes font de vous un aspirant. Ce n'est que l'expérience professionnelle et sa reconnaissance à travers des travaux qui font de vous un compagnon fini. Expérience professionnelle, cela signifie avoir plongé dans le « chaudron de la sorcière », comme le suggère Marcel Mauss, c'est-à-dire dans l'effervescence de la vie sociale. Pas seulement dès la naissance, comme Obélix tombant dans le chaudron de potion magique, et continuant à y patauger tout au long de la vie, mais y avoir plongé pour étudier ce qui s'y passait tout en sachant, comme nous le rappelle Georges Gurvitch que « l'expérience humaine nous échappe quand nous croyons la tenir ; nous en sommes dupes quand nous croyons en avoir pénétré le secret ; nous en sommes victimes lorsque nous croyons en être débarrassé, ne fût-ce même que pour un instant ». Plonger dans la vie sociale et la regarder à distance, engagement et distanciation, tel est le paradoxe auquel se trouve confronté le sociologue.

1- Les difficultés du sociologue

La création de la licence de sociologie, en France, fut une source de conflit entre les départements de philosophie des Facultés des Lettres et les Facultés de Droit et Sciences économiques. La sociologie se présentait en effet comme une science « reine » encadrant et contrôlant les autres sciences sociales, comme le voulait Durkheim, ou une science carrefour comme la conçurent ses successeurs. Le compromis qui fut choisi est intéressant dans la mesure où il fit de la formation du sociologue une formation pluridisciplinaire. L'injonction de la pluridisciplinarité, dès lors, n'est plus une injonction à sortir de sa discipline mais une

injonction à se conduire en véritable sociologue. D'autant plus que, comme nous le rappelle Marcel Mauss, ce sont des phénomènes sociaux totaux que nous avons à affronter, c'est-à-dire des phénomènes qui impliquent tous les niveaux de la réalité sociale, et c'est l'homme social total qui les affronte et les manipule. Tout est toujours à la fois historique, juridique, économique, culturel, esthétique, etc.. L'aspect pluridisciplinaire ou interdisciplinaire est alors une véritable nécessité, ce qui demande au sociologue une culture générale étendue (ce n'est malheureusement pas toujours le cas). En même temps, le conflit entre philosophes, économistes et juristes, autour de la sociologie, conduira chacun d'eux à considérer leur discours sur le social tout aussi légitime, sinon plus légitime que celui du sociologue.

Ceci nous amène à la question de la sociologie spontanée telle que nous la décrit Célestin Bouglé, sociologie spontanée que mettent en œuvre « Monsieur tout le monde », les spécialistes des autres disciplines, et à laquelle n'échappent pas nécessairement les sociologues eux-mêmes. Tout le monde, en effet, fait de la sociologie, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. Regardez celui-là, il est le fils de…, le frère de…, le mari de… ; il est ouvrier, maçon, salarié de chez untel…, et ainsi de suite. Chacune de ces informations contribue à situer le « celui-là ». En outre, comme le rappelait Jean-Pierre Vernant, « en agissant, les hommes se sont toujours efforcés de se représenter les formes de leur action et la nature des réalités sur lesquelles ils agissaient. Ils ont toujours plus ou moins théorisé cette action ». Et de là à croire que l'on fait de la sociologie, il n'y a qu'un pas. La remarque est d'autant plus pertinente qu'aucune science sociale n'a jamais inventé une méthode qui n'ait été expérimentée dans la vie quotidienne par tout un chacun. S'agit-il du questionnaire ? S'il est écrit, il est aussi vieux que les formulaires de l'Etat monarchique ; oral, il fut affiné par Bernard Gui dans les tribunaux de l'inquisition. Syndicats, partis politiques, journaux, tous ont recours au questionnaire et à l'analyse de ses résultats. De là à confondre le sociologue à un enquêteur quelque peu policier ou à un sondeur d'opinion, tout sociologue sur le terrain a pu en faire l'amère expérience. S'agit-il de l'entretien que l'on nommait, à la fin des années 50 « interview », terme anglo-saxon dont la traduction fut hésitante : fallait-il traduire par « entrevue », mettant ainsi l'accent sur le face à face et la brièveté de la rencontre, ou « entretien » en insistant cette fois sur le contenu de l'échange. Abandonner « interview » permettait de faire oublier son origine journalistique et la charge qu'en avait fait Mark Twain dans un de ses contes. Finalement, « entretien » l'emporta par son caractère plus sérieux, plus « scientifique » si l'on en réfère à la psychologie. De plus, l'interview impliquait une diffusion publique du contenu tandis que l'entretien conservait la confidentialité. Le

sociologue est alors confondu avec le journaliste, le psychologue ou le confesseur. Aujourd'hui l'entretien d'embauche a succédé à l'entrevue, rendant l'embauche plus « scientifique » mais mettant le sociologue en plus mauvaise posture. Pas besoin de s'appesantir sur l'observation : chacun sait que c'est la chose la mieux partagée du monde, car sans observation pas d'action possible. Et l'on pourrait continuer ainsi pour chacune des techniques utilisées par les sociologues. L'histoire des techniques reste encore à faire par-delà l'amnésie des acteurs ou la volonté de se voir classé comme un novateur. Prenons l'exemple de l'auto-confrontation permettant, grâce au film, de confronter quelqu'un à son activité. Plusieurs chercheurs revendiquent aujourd'hui le fait d'avoir mis cette technique au point dans les années 1980. Or la technique est aussi vieille que le cinéma ; elle fut rationalisée par le Professeur Doyen, chirurgien qui présenta ses résultats en 1898 à l'Académie Royale d'Edimbourg. Par la suite, elle fut employée dans d'autres secteurs comme la formation, le cinéma de création ou la télévision, y compris dans son secteur de recherche. Avec l'apparition de la vidéo, l'utilisation de l'image devint plus maniable et moins onéreuse et les associations de formation et de développement dans le tiers-monde utilisèrent fréquemment l'auto confrontation. A y regarder de plus près, le professeur Doyen ne fit qu'introduire le film comme instrument de l'auto-confrontation car celle-ci plonge ses racines au fond des âges, avec l'apparition du miroir et du portrait pour ce qui concerne l'image (Narcisse en fut le précurseur), mais surtout dans l'éducation des enfants ou l'apprentissage des métiers. Ce dont les chercheurs devraient être fiers est moins d'avoir « inventé » une technique que de développer une sociologie concrète qui utilise des segments de la vie quotidienne, au lieu de constructions artificielles, pour atteindre la vie réelle. Nous pourrions faire la même analyse pour les différentes techniques mais, comme nous le verrons plus loin, la véritable question n'est pas dans les ratiocinages sur les outils et leur utilisation. Disons, pour simplifier, que les techniques plongent leurs racines dans l'histoire sociale et ont une histoire anonyme. Il ne faut donc pas confondre le chroniqueur qui les rappelle à notre attention et ceux qui les ont utilisées pour la première fois ou en ont raffiné leur utilisation.

Le sociologue se heurte à une troisième difficulté : la question du politique, question profondément ancrée dans son histoire. C'est en effet avec la Révolution française et l'irruption des milieux populaires sur la scène de l'histoire que la sociologie se constitue, d'une part à travers la recherche d'une nouvelle forme d'organisation sociale et politique pour succéder à l'ancien régime et d'autre part pour essayer de comprendre les classes laborieuses industrielles et urbaines considérées comme des classes dangereuses, des barbares qui

campent à nos portes, comme on disait à l'époque. Traitant du premier aspect, la sociologie se construit autour des notions de société (proche de l'idée d'Etat-nation), d'organisation et d'institution. Prenant sa source dans la pensée socio-politique du siècle des lumières, elle va s'abreuver aussi bien à la pensée libérale d'Alexis de Tocqueville qu'aux théoriciens du socialisme, et notamment à la pensée de Marx. On trouve dans ce courant Durkheim qui vivra dramatiquement l'effondrement du Second Empire, l'Alsace, son pays d'origine, passant sous le contrôle de l'Allemagne, mais aussi Max Weber, et plus près de nous Raymond Aron. Le second courant sera plus souterrain et se centrera sur la vie sociale. Il impliquera d'aller sur le terrain, de rentrer « dans le chaudron de la sorcière ». Dans un premier temps, il sera concerné principalement par les conditions d'existence des classes populaires, stigmatisant tantôt leur intempérance, tantôt l'exploitation qu'elles subissent. Lors de la première guerre mondiale, tout le monde, bon gré mal gré, sera mobilisé à l'avant comme à l'arrière, dans une organisation sociale relativement unifiée autour de l'effort de guerre qui entraîne de nouvelles formes de vie sociale. C'est ainsi que le second courant émergera au lendemain de la guerre, autour de Marcel Mauss en France. J.P. Vernant résume bien cette nouvelle orientation : « L'activité des hommes ne s'exerce pas dans l'abstrait, elle se déroule dans un cadre de formes et de structures sociales : outils, techniques de travail, rapports de propriété, structures familiales, institutions, formes de vie collective… C'est à travers ces formes que l'homme entre en contact avec la nature et avec les autres hommes ; c'est à travers elles qu'il peut sentir et penser ses rapports avec le monde et avec autrui. Son comportement est fait de toutes les relations concrètes avec les choses et avec les hommes. Mais les structures sociales ne restent pas pour lui des formes vides, non humaines. Elles n'existent qu'en fonction de ses comportements, parce qu'il les anime de ses représentations et de ses sentiments, de ses désirs. Il fait plus que leur donner un sens : il croit en elles ; il y voit des réalités, des valeurs, les plus grandes valeurs. Il veut les conserver, les promouvoir, les transformer. L'histoire sociale est une histoire humaine que les hommes font avec leurs passions, leurs intérêts, leurs représentations. Mais, réciproquement, à travers cette histoire, les comportements humains se transforment et l'homme se fait à son tour ».

Soumettant les organisations, les institutions, les normes, les valeurs à son analyse, faisant apparaître leur conditionnement et leur relativité historique et sociale, le sociologue se voit rapidement taxé de tenir un discours politique parmi d'autres et, sous le couvert de science et d'expertise, d'essayer d'orienter l'opinion publique. Ainsi, au cours de la soutenance de thèse de Durkheim, M. Waddington, professeur à la Sorbonne se serait écrié : « Vous ne nous apportez rien de nouveau ; nous sommes dans les régions inférieures de la

morale… Vous faites abstraction de la liberté, vous ne croyez pas au Devoir en général ». Jean Izoulet, professeur au collège de France, pouvait encore écrire vers 1930 que « la sociologie de M. Durkheim enseignée dans les écoles normales est le plus grand péril national que la France ait jamais connu ». En 1955, les partis communistes réunis à Prague condamnent la sociologie comme science bourgeoise. Enfin, Georges Pompidou, futur président de la République française, dans son livre *Le nœud gordien*, accuse la sociologie, science confuse ou science de la confusion selon lui, d'être responsable des troubles de Mai 1968. C'est à la fois trop d'honneur et trop d'indignité. S'il fait correctement son travail, c'est à de tels propos que le sociologue a des chances d'être confronté.

La question est toutefois plus complexe car les sociologues sont aussi des citoyens et prennent aussi des positions politiques. Paul Fauconnet racontait que Durkheim, se promenant un jour avec lui sur les bords de la Seine, lui dit : « Ma place n'aurait pas dû être là (en lui montrant l'Institut) mais là (et il lui montra la Chambre des députés) ». Durkheim se retrouvera d'ailleurs au Secrétariat d'Etat à la guerre pendant la première guerre mondiale. Marcel Mauss fut un militant du parti socialiste. Vilfredo Pareto déclarait qu'il était quelquefois malheureux comme sociologue et heureux comme politique, d'autre fois malheureux comme politique mais heureux comme sociologue, et qu'avec le fascisme, il était comblé à la fois comme sociologue et comme politique. Célestin Bouglé, qui disait toujours sociolaïquement pour sociologiquement, fut un des théoriciens du radicalisme et son élève, Marcel Déat, créa un parti fasciste, le PPF, et collabora avec les allemands pendant la seconde guerre mondiale. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il y avait adéquation entre leurs idées politiques et leur sociologie. Il faut constater que la possibilité de prise de distance par rapport aux valeurs, aux normes, aux institutions, etc., est d'autant plus facile que nous sommes moins concernés par elles. Par contre dès qu'elles sont proches de notre engagement dans la vie sociale et politique, nous avons plus de chance de prendre les catégories de la pratique pour des catégories scientifiquement valables sans un ré-examen préalable qui risquerait de remettre en cause notre vision des choses, nos certitudes.

Il faudrait encore ajouter la question de la possibilité même de faire la sociologie que l'on souhaite. L'exemple de Paul Lazarsfeld est intéressant pour notre propos. Certains ont pu se demander comment l'auteur de la très belle étude qualitative sur les chômeurs de Marienthal avait pu devenir le spécialiste d'une méthodologie proche des mathématiques. Dans les années 60, lors d'une soirée avec des étudiants en sociologie de la Sorbonne, Lazarsfeld nous

a peut-être livré la clef de cette énigme. La discussion roulait sur la possibilité de combiner militantisme politique et sociologie. Il nous raconta alors comment ce fut le rêve de sa jeunesse en Autriche, à l'époque de l'étude qu'il fit sur les chômeurs de Marienthal. La montée de l'antisémitisme et du nazisme l'obligea à quitter l'Autriche pour rejoindre les Etats-Unis. Accueilli dans ce pays, il ne pouvait continuer son action politique socialiste et dû se conformer aux traditions sociologiques de ce pays. Il se dirigea alors vers ce qui lui était le plus familier, la méthodologie. En nous quittant, il nous souhaita de réussir à faire ce qu'il avait souhaité et n'avait pu faire. Sachant cela, on peut relire les travaux de Lazarsfeld autrement et découvrir que son orientation première l'a conduit à montrer comment la rigueur méthodologique bien menée pouvait permettre de mettre en évidence la faiblesse de certaines recherches sociologiques et, au-delà, des théories qui les sous-tendent. La même autocensure se retrouve chez d'autres sociologues pour des raisons plus prosaïques mais tout aussi contraignantes : par exemple gagner sa vie.

2- La situation d'enquête

Professionnellement, « entrer dans le chaudron de la sorcière », c'est « aller sur le terrain »[1]. Le sociologue d'un bureau d'études viendra sur le terrain, sollicité par son client qui lui demande de donner une réponse à un problème rencontré. Le sociologue chercheur ira sur le terrain pour reformuler les questions qu'il se pose ou faire surgir de nouvelles questions. Quant au professeur de sociologie, il y enverra ses étudiants. Professeur, chercheur, consultant, autant de métiers ayant recours à la sociologie, mais il n'y a pas à proprement parler de métier de sociologue tant leurs façons de travailler peuvent diverger. Consultant, je pars des questions que l'on me pose et des réponses que l'on souhaite avoir, des portes que l'on m'ouvre pour faire mon travail rémunéré par ceux qui font appel à moi, la direction d'une entreprise par exemple. Chercheur, j'ai choisi la question que je dois explorer et je dois convaincre la direction de la même entreprise de m'ouvrir ses portes pour traiter d'une question qui ne les intéresse pas *a-priori*.

Il est de tradition de dire, depuis l'école des relations humaines, qu'il est un problème impossible à écarter : le fait que l'observateur perturbe la situation observée. Cela n'est pas faux mais c'est aller un peu vite en besogne et c'est aussi oublier que la situation a des

[1] On trouvera, dans les références bibliographiques, celles des textes où j'ai abordé différents aspects de la « cuisine » de la recherche.

chances de perturber l'observateur. Il faut d'abord voir clairement comment s'articule la situation d'enquête sur la situation étudiée. Si l'on revient à notre consultant en entreprise, il sera demandé, financé et introduit soit par la direction, soit par le Comité d'entreprise. Son enquête rentre ainsi dans le cadre du fonctionnement normal de l'entreprise, pour résoudre un problème parmi d'autres. L'enquête pourra être perturbante mais guère plus que d'autres situations perturbantes du fonctionnement de l'entreprise. La difficulté essentielle qui apparaîtra ici pour le consultant-sociologue, c'est de tenter d'expliquer que bien qu'arrivé par la direction ou le CE, il n'en est pas leur représentant. Mais, comment faire comprendre à des salariés qui ont vendu leur force de travail et doivent exécuter le travail qui leur est demandé, que des gens payés par la direction ou le CE puissent rester indépendants dans leur travail, garder le secret sur ce qu'on leur dit, etc. Il n'en ira pas de même avec le chercheur-sociologue dont la présence apparaîtra plus incongrue. Pour le chercheur, la situation est tout autre car c'est lui qui demande, dans l'intérêt de ses propres recherches qui n'ont d'autre but que la progression de la connaissance, à venir dans l'entreprise. Sa position sera, dès le départ, plus artificielle. Il se devra donc de mettre en place et de justifier la situation « artificielle » d'enquête qu'il crée au risque de perturber la situation « naturelle » de l'unité de travail. Nous utilisons ici les termes « naturel » et « artificiel » dans le sens où les psycho-sociologues les utilisent pour désigner dans le premier cas la situation telle qu'elle préexiste avant leur arrivée, et dans le second celle que le chercheur, ou le consultant crée pour les besoins de son enquête. De ce fait la présence du consultant se justifie mieux que celle du chercheur.

L'un et l'autre, toutefois, devront se mesurer à des dimensions communes des situations sociales, même si l'issue n'en est pas la même. Toute situation sociale implique des rapports de pouvoir, y compris la situation artificielle créée par le sociologue. Qui dit rapport de pouvoir dit en même temps rapport de force car l'un et l'autre sont inséparables. La question est plus complexe qu'on ne la présente fréquemment. L'aspect le plus simple consiste à voir, ou essayer de voir, dans quels rapports de pouvoir se situent les personnes que l'on rencontre et où elles nous situent dans ce rapport de pouvoir. Les rapports entre savoir et pouvoir sont beaucoup plus complexes. D'un côté, notamment dans le cas des enquêtes sur le travail, le sociologue est souvent plus diplômé que son interlocuteur; il draine avec lui tout le prestige que l'interlocuteur attribue à l'université ou à la recherche . De l'autre, produit des facultés de lettres et sciences humaines, il est réputé, pas toujours à tort, ignare dans les domaines de la science, de la technique et du travail manuel. Il se retrouve alors en état d'infériorité. La plus grande clarté que nous avons pu obtenir sur le terrain, c'est de faire reconnaître que nous

connaissons notre travail (car notre interlocuteur ne classe pas nécessairement ce que nous faisons dans le domaine du travail et du savoir-faire) et que nous détenons des outils appropriés. En même temps notre interlocuteur doit comprendre que nous sommes là pour apprendre, qu'il va être notre maître d'apprentissage, qu'il s'agit plus d'une quête de connaissances que d'une enquête. Dans le domaine du travail nous nous heurtons à une grande difficulté : comment faire comprendre à quelqu'un qui a été en échec scolaire, à qui l'on demande dans son travail de se contenter d'exécuter, à qui l'on dit que la politique est affaire de spécialiste, que le monde est de plus en plus complexe et hors de sa compréhension, comment lui faire comprendre que ses réflexions sur le monde du travail puissent être d'un quelconque intérêt pour quelqu'un formé à l'université et « qui en sait plus que lui ». Comment faire comprendre aussi à un cadre qui n'a pas l'habitude de considérer qu'un de ses subalternes puisse avoir des idées qui soient d'un quelconque intérêt, comment lui faire comprendre qu'il est important pour nous de recueillir l'avis des « exécutants » pour avoir une meilleure compréhension de l'entreprise.

Plus complexe encore que la question du pouvoir est celle du secret. On ne sait jamais où il commence et où il finit. Dans toutes les sociétés, le secret aide à gérer les relations sociales, mais de façon différente d'une société à l'autre ou d'un groupe à l'autre. Dans notre société, le délit d'initiés révèle l'existence des initiés, ceux qui ont accès à des informations que la majorité de la population ne connaît pas. De même les différents niveaux de comptabilité des entreprises met en évidence l'existence du secret comptable mais aussi le fait que le degré et la nature du secret varient et dépendent des groupes destinataires de l'information. Ceci n'est qu'un exemple car on se heurte au secret dans tous les domaines de la vie sociale. La conscience de cela conduit le sociologue à essayer de franchir les barrières du secret pour obtenir des informations plus fiables.

Les choses se compliquent lorsqu'il s'agit d'aborder la forme du secret la plus fréquente, le « secret de Polichinelle », c'est-à-dire le secret que tout le monde connaît et dont personne ne parle pour éviter toutes formes de conflit ou d'explosion sociale. En 1964, dans une enquête de sociologie rurale, par exemple, les habitants d'un village nous disaient que les mœurs sexuelles des jeunes s'étaient libéralisées au cours du temps et que, dans leur jeunesse, il n'y avait pas ou peu de relations sexuelles avant le mariage. Nous sommes allés faire des relevés sur l'état-civil en calculant le taux d'enfants nés dans les cinq mois qui suivaient le mariage, sachant que, dans ce cas, tout le village étaient au courant que l'enfant avait été

conçu avant le mariage. Entre 19OO et1964, le taux était resté constant, autour de 30%. Retour vers nos informateurs qui se mirent à parler entre eux: « Tu te rappelles la fille Untel qui, enceinte de huit mois, s'est mariée en blanc à l'église. Et la fille X… ». Lors du mariage, tous les gens du village, prêtre en tête, avaient donc fait comme s'ils ne voyaient rien. C'est au fond le conte d'Andersen, *Les habits de l'empereur*. Dans ce cas précis, la révélation du secret de polichinelle ne portait pas à conséquence. Dans d'autres cas, elle peut perturber la collectivité et se retourner contre le sociologue.

Le secret prend encore une autre forme. Le sociologue lui-même a informé la population que tout le contenu des entretiens resterait secret. Cette information peut se retourner à nouveau contre lui dans la mesure où chacun va lui confier des « choses sous le sceau du secret », lui supprimant ainsi toute possibilité d'en faire état. Elle peut dans d'autre cas lui être favorable. Dans l'enquête déjà citée, nous avions repéré un paysan qui pouvait être un informateur essentiel mais qui refusait de parler. Nous avons interrogé tous ses voisins et, comme aucune information n'avait transpiré, il s'est inquiété de ce que les voisins avaient pu raconter sur lui et a demandé à être interviewé.

Du rapport du sociologue au terrain dépendront la nature, la quantité et la qualité des données recueillies. Par la suite, lorsqu'il faudra les traiter, on devra se souvenir de la façon dont ces données ont été collectées. En ce domaine, les ethnologues ont fourni un bon exemple aux sociologues en insistant sur l'importance du journal d'enquête qui permet de resituer la façon dont les données ont été collectées et la façon dont le chercheur a circulé sur le terrain. La lecture comparée des journaux de Michel Leiris en Afrique et de Darcy Ribeiro chez les indiens du Brésil est de ce point de vue fort éclairante.

Il faut toutefois revenir sur un autre aspect problématique de l'observation sur le terrain. Pierre Janet dit excellemment : « L'homme est avant tout un animal bavard qui parle ses actes et agit ses paroles ». Avant même que le chercheur n'applique cette formule à ceux qu'il étudie, il doit l'appliquer à lui-même car la théorie est toujours bavarde. Laissons la parole à des chercheurs praticiens comme René Leriche qui montre bien le risque qu'il y a à regarder le monde à travers le filtre des mots et des concepts : « C'est dans l'observation des sujets humbles qu'il y a la plus riche matière à réflexion. Mais il faut les regarder avec des yeux neufs, en les dépouillant de tout le verbalisme qui habille leur nudité. Et c'est là le difficile. Nous n'observons guère qu'à travers le prisme des mots. Nos moyens d'expression usuels

déforment nos facultés d'examen. Devant le fait soi-disant connu, nous ne sommes plus des êtres libres. Nous pensons le phénomène, nous ne l'observons pas ». Un autre chirurgien, professeur de médecine, Louis Cador, nous rappelle utilement que les gens que nous rencontrons sur le terrain peuvent nous aider à apprendre à observer : « Une chose m'est parue évidente vers 20 ans, pendant les stages hospitaliers : j'ai pris conscience d'une certaine aisance au plan du diagnostic, du regard surtout. Mon maître en mécanique m'avait appris comment regarder, palper, comprendre un moteur en panne, lui qui ne référait jamais à une brochure. Il devenait soudain évident pour moi que ce regard de mécanicien (pour la mécanique autrement complexe que représente le moteur humain) constituait un atout majeur en matière de diagnostic. Là où mes camarades « récitaient » leur cours, je tentais de comprendre ce que je voyais. Plus habile que l'ouvrier à manier les signes, l'étudiant l'est moins à manier les objets. Ses connaissances sont plus étendues mais moins incarnées que celles de l'ouvrier. Il n'investit dans un projet que des valeurs rationnelles et pondérables et s'efforce de détruire les éléments qui contrarient l'exécution de ses plans. L'homme de métier s'engage tout entier dans l'action et progresse en tirant partie des accidents du terrain ». Georges Devéreux est plus précis lorsqu'il nous dit que l'analyse théorique doit se situer avant et après le rapport au terrain (pour lui la cure psychothérapeutique) mais que « pendant la cure on doit s'interdire de penser en fonction de ces axes ou catégories de même que l'on doit s'interdire de songer à tout autre concept quel qu'il soit, y compris le Ça, le Moi et le Surmoi ».

C'est sur le terrain aussi que le sociologue qui se prendrait pour un « génie » est rappelé à plus de modestie. Nous venons de le voir dans la comparaison entre l'étudiant et l'ouvrier. A ceux qui considèrent « que la science serait devenue une opération de calcul qui se fabriquerait dans les laboratoires et les bureaux de statistiques avec le secours du froid entendement et non avec toute « l'âme », un peu comme le travail dans une usine », Max Weber répond « que ceux qui disent cela n'ont le plus souvent aucune idée claire de ce qui se passe dans une usine ou dans un laboratoire. Car dans un cas comme dans l'autre il faut que quelque chose *vienne à l'esprit* du travailleur -et précisément l'idée exacte- sinon il ne sera jamais capable de produire quelque chose de valable ». À ceux qui croient que l'inspiration est un élément caractéristique du travail scientifique, il objecte : « On commettrait une grave erreur si l'on pensait qu'il n'y a que dans les sciences que les choses se passent ainsi, et que derrière un comptoir, elles se présentent tout autrement que dans un laboratoire. Un commerçant ou un grand industriel sans « imagination commerciale », c'est-à-dire sans inspiration, sans intuitions géniales, ne seront leur vie durant que des hommes qui auraient

mieux fait de rester que des commis ou des techniciens : jamais ils ne créeront de nouvelles formes d'organisation. L'intuition, contrairement à ce que crient les pédants, ne jouent pas dans les sciences un rôle plus considérable que dans les problèmes de la vie pratique dont l'entrepreneur moderne cherche à venir à bout ». Si le sociologue fonde la scientificité de sa démarche sur la méthode expérimentale, Pierre Janet lui rétorquera : « On croit d'ordinaire que cette conduite est réservée au savant qui construit la science et qui expérimente dans son laboratoire. C'est une erreur, le savant précise cette conduite d'une manière particulière mais il ne l'invente pas. Dans les temps modernes l'esprit expérimental est répandu partout : une cuisinière, a-t-on dit, fait de la science expérimentale quand elle vérifie le temps de cuisson d'un œuf à la coque. L'habileté pratique, la critique des systèmes par leur succès pratique, le besoin de vérification d'un appareil aussi bien que d'un récit, le besoin de confirmation par les observations d'autrui, le sentiment du possible à la place de l'absolu, la conception de la nature, de la loi naturelle, du déterminisme sont des choses partout répandues ». Et s'il s'agit de voir la spécificité du travail scientifique dans la production et l'utilisation de concepts, Einstein nous rappelle que même le physicien le plus chevronné part toujours des concepts primaires issus de la pratique, ceux que chacun d'entre nous manipule quotidiennement, et il ajoute que « la science n'est rien de plus qu'un raffinement de la pensée de tous les jours ». Cette pensée n'a toutefois rien à faire avec une tendance actuelle qui voudrait faire du sociologue le secrétaire des acteurs sociaux et qui postule que l'on ne peut aller au-delà de l'interprétation des acteurs eux-mêmes. La science « sauvage » dont nous parlons ici est productrice de méthodes d'observation, d'expérimentation et d'analyse, d'interprétations, autant d'éléments qui vont questionner les méthodes et les concepts du sociologue et servir de base pour modifier son outillage et ses concepts.

Il faut aussi constater que la théorie nous joue des tours et que de nombreux sociologues, travaillant sur la question scolaire ou sur les organisations industrielles et administratives, ont entendu leurs informateurs leur débiter un ersatz idéologique de la pensée de Bourdieu ou de Crozier. La sociologie, en se diffusant, contribue alors à la modification des représentations et des comportements ou sert de caution scientifique. La remise en cause est beaucoup plus forte pour le sociologue que pour le physicien car les situations qu'il étudie et dans lesquelles il s'insère sont toujours singulières, beaucoup plus instables et beaucoup plus complexes que celles du physicien. Le questionnement de départ et les préjugés du sociologue ne sortent jamais indemnes de la confrontation au terrain, à moins de se situer dans le cadre d'une sociologie bureaucratique comme le font les organismes de sondage ou de statistiques pour qui le seul effet du terrain est la non-réponse. L'enquête de terrain ressemble alors fort au bain

de foule d'un Chef d'Etat, au plaisir de « l'expérience vécue », à la saveur de la proximité. Marcel Griaule rappelait à juste raison que, sur le terrain, « on trouve des choses qu'on ne cherche pas en cherchant des choses qu'on ne trouve pas ».

3- Des outils

Les livres d'enseignement de la sociologie qui traitent à la fois de la théorie, de la méthode et de la technique ainsi que de leurs interrelations sont fort rares. J.L. Moreno, dans ses ouvrages de sociométrie, est un peu un cas à part. En général il s'agit d'ouvrages séparés qui font penser à la différence entre les manuels de l'enseignement général et ceux de l'enseignement technique. Pourtant, si l'on y regarde d'un peu près, on peut constater que la moindre méthode requiert toute une série de questions théoriques tant pour la façon dont elle a été produite que pour son rôle de médiatrice entre la théorie et l'objet étudié, ou bien encore pour la façon de l'utiliser.

Les manuels offrent en général une présentation d'instruments et non d'outils . Nous empruntons cette distinction à Jean Château : « L'outil, dit-il, ce peut être n'importe quoi, par exemple, pour déboucher un petit tuyau encrassé, ce peut être une épingle, une aiguille de pin, un brin d'herbe, une plume, que sais-je encore? C'est assez dire que l'outil vaut sur le moment, qu'il n'a pas été "fait pour" d'une manière nécessaire...L'instrument aussi est utile (outil par suite) mais il a été fabriqué pour-quelque-chose, il suppose une "instruction", il n'est pas improvisé et comme instantané; il possède une fonction par lui-même, et cette fonction correspond à une certaine séquence de gestes, à une conduite orientée. Cette conduite instrumentale peut être précisée dans un "mode d'utilisation" vendu avec l'instrument, ou elle peut avoir été apprise par une instruction venue des gens compétents, soit par une imitation, soit par une intervention directe d'un instructeur ». Il suffit de lire ce qui est dit dans les manuels du questionnaire, de l'entretien ou de l'observation pour se rendre compte qu'il s'agit de modes d'emplois d'instruments et que le raisonnement est centré sur une chaîne opératoire pré-définie du travail d'enquête applicable quelle que soit la situation. Ce qui est dit du questionnaire dans la sociologie bureaucratique pousse la logique à l'extrême puisque l'on part des choix du traitement informatique du questionnaire pour définir la forme pré-codée des questions et en deçà au mode de passation et à l'échantillonnage de la population (la population dite représentative, mais de quoi ?) ; il en va de même pour l'entretien et l'observation. Si le maniement des instruments, et de leur mode d'emploi, peut être indispensable pour apprendre la rigueur dans le travail ou pour faire découvrir que cela ne se

passe pas de cette façon dans la réalité, que l'on se trouve obligé, dans la plupart des situations, d'abandonner les instruments et d'inventer des outils adaptés à la situation étudiée, ce maniement, par contre, peut se révéler peu efficace pour la collecte de données significatives. On doit alors se rappeler que les sciences sociales n'ont jamais inventé un seul instrument mais se sont contentées de rationaliser et standardiser des segments de la vie quotidienne, et qu'à partir de la situation étudiée, on doit faire appel, sur le terrain, à l'imagination sociologique pour créer des outils *ad hoc* qui pourront être réemployés ou non ultérieurement. Une photo d'école placée sur une cheminée, une photo de mariage, un parcours commenté dans un cimetière ou dans une usine désaffectée peuvent être des formes de questionnement infiniment plus efficaces, même si elles ne prennent pas la forme d'un académisme taylorisé.

L'imagination sociologique n'existe que dans la mesure où l'on considère que la question des outils n'est pas un simple problème technique mais qu'elle implique des enjeux théoriques. Le moindre questionnaire ou le moindre entretien, le moindre élément de conversation fait, par exemple, appel à la mémoire. Demandez votre chemin à un passant et celui-ci devra reconstituer un itinéraire absent ; il en ira de même si vous lui demandez son numéro de téléphone ou même son nom. Comment dès lors construire un questionnaire ou mener un entretien si l'on ne sait comment fonctionne la mémoire. C'est ici que les travaux de Maurice Halbwachs nous sont indispensables, non pas pour discourir *ex-cathedra* sur la mémoire mais pour savoir comment la réactiver lors du travail de terrain. J'ai raconté ailleurs comment, au récit que m'avait fait un vieil ouvrier, j'avais conclu un peu vite qu'il avait la mémoire déficiente, et comment, le revoyant dans une autre situation avec ses anciens collègues de travail, il révélait que sa mémoire était meilleure que je ne l'avais imaginée. Cela confortait les idées d'Halbwachs selon lesquelles nous reconstruisons nos souvenirs pour les besoins du présent. D'où le principe méthodologique suivant : ne pas interroger une personne une seule fois, mais plusieurs fois dans des situations différentes. D'où aussi son complément : un document n'a de sens que si l'on connaît les conditions sociales de sa production et de son utilisation.

La question de la mémoire marque aussi le travail du chercheur, ce que j'ai pu appeler l' « effet Marple » versus le « principe Poirot » tant il est vrai que la lecture de quelques romans d'Agatha Christie vaut bien, en moins ennuyeuse, celle de livres de méthodologie. Commençons par le principe d'Hercule Poirot tel qu'il est décrit dans *Le crime du golf* : « De la méthode, vous comprenez ? De la méthode ! Classez vos faits ! Classez vos idées ! Et si certain petit fait ne s'adapte pas, ne le rejetez pas, mais examinez le de près. Bien que sa

signification vous échappe, soyez sûrs qu'il est significatif ». En suivant ce principe, nous laissons loin derrière nous les principes des manuels de méthodologie qui ne recherchent la clarté que dans les occurrences les plus fréquentes, laissant de côté les leçons de Claude Bernard qui considérait que les cas non soignés par un médicament étaient plus importants pour la compréhension des processus en actes que ceux qui étaient soignés. Ce principe de Poirot doit être contrebalancé par l'effet Marple. Cette seconde enquêtrice d'Agatha Christie réfléchit à partir de la mémoire qu'elle a de cas similaires, comme le sociologue réfléchit à partir des études sociologiques antérieures et de son expérience propre pour avancer dans la recherche. Mais pourquoi le sociologue actualise-t-il certains de ses souvenirs plutôt que d'autres ? Cela demande expertise si l'on veut savoir ce que l'on fait.

La mémoire n'est qu'une des questions théoriques qui sous-tendent le choix d'une technique plutôt que d'une autre. Un autre problème interroge encore plus profondément le travail du sociologue : comment se fait-il que l'on cherche à cerner les dimensions collectives de la vie sociale en faisant appel à des techniques centrées sur l'individu comme le questionnaire ou l'entretien. On comprend bien une telle démarche si l'on s'appuie sur l'individualisme, méthodologique ou non. Mais comment utiliser de telles techniques, si l'on considère que les individus sont conditionnés et produits par les rapports sociaux, les relations sociales et les liens sociaux ? A moins, dira-t-on, de partir d'une conception durkheimienne qui s'appuie sur l'idée que 'individu n'est que l'incorporation ou l'intériorisation de la société, ou, à l'inverse, des rapports, relations et liens sociaux comme produits des interactions entre les individus, ce qui au fond revient au même, la question reste insoluble. Dans les deux cas est escamoté ce qui fait problème : les liens, relations et rapports constituants de l'individu et constitués par lui. Il est surprenant de constater que les outils d'approche des collectifs, comme l'entretien de groupe, soient si peu utilisés. Tout aussi surprenant le fait que les réflexions sur l'articulation entre le niveau individuel, le niveau collectif et le niveau structurel, soient si peu développées. Nous sommes pourtant là au centre même des débats les plus essentiels, et souvent les plus abscons, de la réflexion sociologique.

Si l'on prend en compte la différence entre les récits produits dans les entretiens et ce que l'on a pu observer, on touche à la raison d'être essentielle des sciences sociales : que nous n'avons pas, au cours de nos actions, une conscience claire de ce que nous faisons ou de ce que nous disons, que les êtres humains, sociologues inclus, sont au fond des apprentis sorciers. Nous faisons et nous disons des choses sans le savoir ; nous disons des choses et nous ne les faisons pas ; nous faisons des choses et nous ne le disons pas, etc. Ce mélange de conscience et d'inconscience doit nous faire réfléchir sur notre démarche.

Terminons ce petit tour d'horizon par l'observation, trop vite assimilée au regard. « Ecoute voir ! » dit-on couramment, reliant ainsi la vue à l'audition ; « Est-ce que tu sens le problème ? » lie l'odorat au toucher ; on peut aussi « goûter » la plaisanterie. L'ensemble des sens sont mis à contribution alors que la plupart des comptes-rendus d'observations ne font état que de ce qui a été vu ou entendu. Henri Wallon, qui a dû utiliser l'observation comme outil principal dans l'étude du petit enfant, nous met en garde contre elle lorsqu'il écrit dans *L'évolution psychologique de l'enfant* : « A proprement parler, il n'y a pas d'observation qui soit un décalque exact et complet de la réalité… Il n'y a pas d'observation sans choix ni sans une relation implicite ou non. Le choix est commandé par les rapports qui peuvent exister entre l'objet ou l'événement et notre attente, en d'autres termes notre désir, notre hypothèse ou même nos simples habitudes mentales. Ses raisons peuvent être conscientes ou intentionnelles, mais elles peuvent aussi nous échapper, car elles se confondent avant toutes choses avec notre pouvoir de formulation mentale. Ne peuvent être choisies que les circonstances à soi-même exprimables…. La grande difficulté de l'observation pure comme instrument de connaissance, c'est que nous usons d'une table de référence sans le plus souvent le savoir, tant son emploi est irraisonné, instinctif, indispensable… S'il s'agit d'observation, la formule que nous donnons aux faits répond souvent à nos rapports les plus subjectifs avec la réalité, aux notions pratiques dont nous usons pour nous-mêmes dans notre vie courante ». La vie mentale peut être focalisée, comme l'implique l'observation, mais il existe toujours simultanément une vie mentale diffuse dans laquelle se réfugie l'observation flottante, celle qui nous apporte ce que l'on n'attendait pas et qui nous déstabilise.

On ne peut séparer l'observation du témoignage oral sous toutes ses formes car ce dernier implique aussi l'observation. Il y a quelque chose d'un peu ridicule à conseiller, lorsque l'on transcrit un entretien, de noter les hésitations, les « heu.. », etc. alors qu'on laisse de côté l'essentiel : les inflexions de voix, la mélodie et le rythme de la parole, la texture de la voix, les mimiques, les gestes, les postures. Le traitement de ces témoignages se fait sans s'interroger sur les rapports entre l'expression orale et l'expression écrite. Le sociologue qui reproduit en texte les ânonnements de son informateur au nom de l'exactitude de ce qui a été dit n'aimerait certainement pas voir les siens publiés. De plus en faisant cela, il fétichise les mots, ignorant que la plus grosse part de l'information et de la communication, la syntaxe et le non-dit notamment, passe par la voix ou l'expression corporelle. Le magnétophone et la camera sont ici des outils indispensables si l'on veut réellement approcher le sens de ce qui s'est « dit ». Ils permettent de réentendre ou de revoir l'entretien autant que l'on veut, de

l'analyser éventuellement en groupe et de faire progresser ainsi la connaissance des processus de communication et des situations dans lesquelles ils se déroulent

Il y a des témoignages plus recherchés que d'autres, ceux des « informateurs privilégiés », catégorie que nous avons hérité de l'ethnologie, du journalisme et de l'activité policière. Ces informateurs sont-ils « privilégiés » parce que choisis par celui qui mène l'enquête, parce qu'ils sont des privilégiés dans la société étudiée, ou parce qu'ils seront capables de nous donner la meilleure information possible sur l'objet de notre étude ? Si la première proposition est vraie, on ne peut rien en déduire sur la qualité de l'information collectée. Si la seconde est vraie, on présuppose que seuls les privilégiés détiennent un savoir sur la vie réelle de la société, ce qui reste à démontrer. Si la troisième proposition est vraie, alors l'étude est finie et l'on nomme l'informateur « privilégié » à titre posthume, lorsqu'on se rend compte que c'est lui qui nous avait donné la meilleure information. L' « informateur privilégié » et la « population représentative » font partie de ces évidences qui encombrent le discours sociologique en lui donnant un vernis scientifique qui ne résiste pas à l'analyse.

4- Les « données » et leur traitement

Les « données », ce terme m'a toujours surpris tant il ignore tout le travail qu'il a fallu mobiliser pour rassembler ces informations. Il est vrai que pour celui qui n'a pas fait la collecte, ce sont des « données ». Du moins le croit-il car, comme je l'ai signalé plus haut, leur valeur dépend de la connaissance que l'on a des conditions de la collecte. Même si l'on considère ce travail de collecte comme une activité triviale, Max Weber rappelle qu' « aucun sociologue par exemple ne peut se croire dispensé de faire, même pendant ses vieux jours, et des mois durant peut-être, des milliers d'opérations tout à fait triviales. Et lorsqu'on veut aboutir à un résultat on ne peut jamais impunément se décharger de ce travail sur des moyens mécaniques – bien que le résultat auquel on parvient soit souvent fort maigre. Toutefois, s'il ne nous vient pas à l'esprit une « idée » précise orientant nos hypothèses et si, pendant que nous faisons ces calculs, il ne nous vient pas une « idée » concernant la portée des résultats partiels ainsi obtenus, nous ne pourrons même pas établir ce minimum. L'inspiration ne vient normalement qu'après un long travail ». Tous ceux qui ont mené une recherche de A à Z comprendront aisément ces réflexions de Max Weber. Elles seront moins pertinentes pour les adeptes de la division du travail, décrits par Pierre Hamp dans *L'enquête*, qui attendent, de ceux qui travaillent sur le terrain ou qui traitent les informations, des éléments pour intervenir dans des congrès, écrire des articles ou faire des conférences, ou pour ceux qui, détenteurs

d'un modèle explicatif universel, essaieront d'y faire rentrer de force les informations collectées. Il est vrai que nous ne sommes plus là dans le travail scientifique.

Si l'on veut comprendre ce que sont ces « données », il faut revenir à la démarche archéologique qui informe toutes les sciences humaines, et au-delà si l'on songe, par exemple à la géologie ou à la cosmologie. Que l'on cherche à saisir la vie mentale ou la vie sociale des hommes, on ne pourra les saisir qu'à travers leurs comportements, leurs récits ou leurs œuvres, c'est-à-dire à travers des éléments d'une durée de vie plus ou moins longue qui ne sont que des manifestations extérieures de la vie réelle, de l'activité individuelle ou collective. Ce ne sont, comme le souligne Henri Delporte, que des vestiges globaux. Du fait de leur inégalité de longueur de vie (de quelques instants à plusieurs siècles) ou de leur fragilité, le chercheur ne se trouvera confronté qu'aux vestiges conservés. De ceux-ci, il ne retiendra qu'une partie, celle qu'il veut collecter et celle qu'il peut collecter (ce n'est pas parce que l'on veut que l'on peut, ni parce que l'on peut que l'on veut). C'est à partir des vestiges recueillis que l'on va tenter de reconstituer la vie réelle ou activité des hommes. Ceci nous ramène à la question de la mémoire déjà évoquée et à la « mémémoire » pour reprendre une formule du dessinateur Fred, ou mémoire extériorisée, qui est à la fois une méta-mémoire, celle sur laquelle s'appuient les mémoires individuelles et collectives pour se réactiver, et une méga-mémoire, véritable centre de documentation pour tout chercheur en mal d'informations. C'est en comparant les éléments de cette mémémoire et les souvenirs individuels et collectifs que l'on peut détecter certaines formes d'amnésie sociale comme le fait par exemple Pitirim Sorokin pour le milieu des sociologues étatsuniens. Henri Delporte nous rappelle un événement qui, selon lui peut conduire au pessimisme quand à la possibilité d'atteindre à la « vie réelle », surtout si les agents-acteurs ont disparu : « Il s'agit du camp de Millie (Millie's camp) qui a fait l'objet d'une publication de R. Bonnichsen : localisé dans la province de l'Alberta e »t abandonné par ses occupants depuis quelques années seulement, ce site fut « fouillé » et les vestiges recueilli - y compris des objets en matière plastique et en papier, des emballages variés et des figures découpées – utilisés pour reconstituer le mode de vie et l'organisation des aires d'activité du groupe qui l'avait habité. Mais peu après on retrouva ce groupe, en la personne de Millie, de son mari et de leurs quatre enfants. Il fut donc possible d'interroger Millie et de constater de profondes divergences entre la « vie réelle originelle » qu'elle décrivit et la reconstruction qu'en avait proposée la méthode d'analyse intuitive utilisée par les ethnographes ». Si le témoignage de Millie sur la « vie réelle » est essentiel, il n'est lui aussi qu'une interprétation de cette vie, un vestige parmi d'autres qui ne justifie pas a priori le pessimisme d'Henri Delporte.

Claude Bernard caractérisait la vie comme un contact entre l'organisme et le monde extérieur et, ajoutait-il, « que l'on supprime l'une ou l'autre de ces deux conditions, la vie cesse ». C'est à peu près de la même façon qu'Henri Wallon caractérisa la vie mentale, et c'est aussi de cette façon que l'on peut caractériser en première approximation la vie sociale. Au contact avec le monde extérieur, l'activité et l'action des hommes se manifestent dans des actes sociaux ou mentaux et ce sont ces actes, épreuves individuelles et enjeux collectifs s'entrecroisant dans les situations historiques particulières, selon la terminologie de C.W.Mills, que nous pouvons nommer « faits sociaux totaux ». En lançant cette formule dans l'Essai sur le don, Mauss soulevait une question fort gênante pour la sociologie durkheimienne, et plus largement toute forme de sociologie bureaucratique. Le meilleur exemple que nous puissions prendre est celui du suicide. Dans son étude sur *Le suicide*, la seule question qui intéresse vraiment Durkheim, c'est la dimension sociopolitique de celui-ci. Il le saisit comme une « question sociale » comme on disait à l'époque. On s'intéresse alors principalement aux taux différentiels de suicides réussis dans les différents groupes sociaux. Dans *Les causes du suicide*, préfacé par Marcel Mauss, Maurice Halbwachs rend hommage à ce dernier pour sa « sociologie totale » et renverse la perspective de Durkheim en centrant l'étude sur l'acte suicidaire, réussi ou non, c'est-à-dire sur la vie réelle. Acte suicidaire, cela signifie la mise en évidence de contextes suicidogènes, de tendances suicidaires, du choix de l'instrument destructeur, comprendre la réussite ou non du suicide. Il s'agit en un mot de saisir le suicide comme un fait social total et revoir, par contrecoup les documents, notamment les statistiques, sous un autre angle. Il est fort curieux de constater que l'on continue à considérer le livre de Durkheim comme un ouvrage indispensable à la formation d'un sociologue, que l'on tire un coup de chapeau à Mauss tout en affirmant que le fait social total est difficile sinon impossible à mettre en œuvre, et que l'on laisse de côté, au point de ne pas le rééditer, l'ouvrage d'Halbwachs, la première application des idées de Mauss, en se contentant de dire que cet ouvrage ne fait qu'apporter quelques corrections statistiques à celui de Durkheim. Nous sommes pourtant en face d'une question centrale pour le traitement des données. Selon le type de sociologie que l'on pratique, ce que l'on appelle « données » variera, ainsi que leur mode de traitement.

Concluant *l'Essai sur le don*, Mauss note : « Tous ces phénomènes sont à la fois juridiques, économiques, religieux, et même esthétiques, morphologiques, etc…. Ce sont des « touts », des systèmes sociaux entiers dont nous avons essayé de décrire le fonctionnement. Nous avons vu des sociétés à l'état dynamique ou physiologique. Nous ne les avons pas étudiées comme si elles étaient figées, dans un état statique ou plutôt cadavérique,

et encore moins les avons-nous décomposées et disséquées en règles de droit, en mythes, en valeurs et en prix. C'est en considérant le tout ensemble que nous avons pu percevoir l'essentiel, le mouvement du tout, l'aspect vivant, l'instant fugitif où la société prend, où les hommes prennent conscience sentimentale d'eux-mêmes et de leur situation vis-à-vis d'autrui ». Eviter de disséquer des cadavres, refuser les frontières érigées entre les disciplines, telle est la grande leçon de Mauss.

À peu près à la même période, le physicien Heisenberg faisait remarquer que l'on ne pouvait déterminer dans un même temps la position et le moment, c'est-à-dire le mouvement et sa cause, d'un électron. Niels Bohr, en 1937, dans un article sur *Causalité et complémentarité*, reprend cette question et l'étend au secteur de la vie. Il avance ce qu'il appelle le principe de destruction, c'est-à-dire que toute analyse trop poussée à partir d'une seule entrée détruit ce qu'elle voulait étudier : elle transforme la chair vivante en viande de boucherie. C'est de là que part Georges Devéreux pour construire son ethnopsychanalyse complémentariste. Prenant l'exemple du meurtre d'une sorcière mohave par ses deux amants, fait qui n'appartient ni à la sociologie ni à la psychologie, Devéreux nous montre ce qu'il entend par complémentarité. Le psychologue qui analyse le cas va considérer que le motif opérant est la tendance à l'autodestructivité de la sorcière qui sait qu'en se proclamant sorcière (motif instrumental) elle sera nécessairement tuée. Le sociologue par contre dira que le motif opérant est le fait d'être sorcière qui entraîne la mort si on le proclame et que le motif instrumental, c'est la tendance à l'autodestructivité de cette sorcière particulière. Il importe ici de noter que le sociologue et le psychologue travaillent sur les mêmes données mais ils ne leur accordent pas la même place dans le traitement du fait observé, que les deux discours ne peuvent être tenus à la fois, et que pourtant les deux discours, psychologique et sociologique, doivent être tenus si l'on veut comprendre ce qui s'est passé.

Nous retrouvons l'impact des réflexions de Niels Bohr dans la sociologie de Georges Gurvitch. Poursuivant les réflexions de Mauss sur le phénomène social total, il nous indique que, quel que soit le phénomène social que nous allons étudier, nous y retrouverons tous les paliers en profondeur de la réalité sociale, depuis les plus stables et les plus extériorisés, comme la surface morphologique et écologique ou les appareils organisés, jusqu'aux plus évanescents comme les conduites collectives novatrices et les idées et valeurs, chacun des paliers pouvant être considéré comme un phénomène social total, et nécessitant la prise en compte de tous les autres. Il est par exemple impossible d'aborder les idées et valeurs collectives sans prendre en compte les appareils organisés et la surface morphologique et écologique qui les soutendent, et inversement. Ce qui faisait dire à Georges Gurvitch que les

études qui ne prenaient qu'un palier, ou même que certains éléments d'un palier, comme celles, par exemple, qui interprétaient tout en termes d'institutions n'étaient que de la sociologie de paresseux. La liste des paliers en profondeur que nous donne Gurvitch est plus une indication qu'une liste immuable. Ce qui compte, c'est l'idée sous-jacente à cette démarche : « Les paliers ou niveaux de la réalité sociale sont toujours des moments du phénomène social total dans son unité irréductible et indécomposable. Loin de toucher à l'intégrité des totalités, ils représentent des points de repère très précieux pour les manipuler et pour les appliquer effectivement à la recherche sociologique. Les caractères, le nombre des plans étagés qu'il convient de distinguer sont essentiellement flexibles et reposent sur des considérations strictement pragmatiques… En d'autres termes nous ne recherchons ni des substances superposées, ni des révélations de l'être social comme tel, mais des cadres conceptuels opératoires proches des objectivations du réel et appropriés à la recherche sociologique. La sociologie en profondeur construit et délimite la réalité sociale en paliers plus ou moins artificiels, mais susceptibles de servir de points de repère pour l'étude des phénomènes sociaux totaux de différents genres ». D'où, non seulement la possibilité d'attraper l'étude d'un fait social total par n'importe quel bout mais aussi l'obligation de travailler à partir de plusieurs entrées pour éviter de détruire la vie réelle que l'on veut étudier. Nous sommes ici en face d'une sociologie pluraliste et complémentariste. Là encore nous retrouverons les mêmes données saisies sous des éclairages différents et des discours, uniquement sociologiques qui ne pourrons être tenus en même temps, mais qui seront tous aussi indispensables les uns que les autres.

Le plus bel exemple d'étude d'un fait social total que nous ayons est certainement *La société de cour* de Norbert Elias, sa première grande étude. Il choisit une première entrée, la structure et la signification de l'habitat, qui va lui permettre de jouer avec un premier ensemble de notions. La seconde entrée concerne le système de dépenses, le rapport à l'argent qui implique le recours à d'autres notions. Il en ira de même pour la troisième, l'étiquette et la logique de prestige qui recoupe les deux premières entrées sous un éclairage différent, tout comme la quatrième consacrée à la place du roi dans la société de cour recoupera les trois précédentes. Ce n'est qu'ensuite qu'il pourra aborder la dynamique de la société de cour et son impact sur le reste de la société. Les entrées auraient pu être multipliées puisque la société de cour est la clef de voûte d'une société étagé. Ce n'est pas par hasard que l'ouvrage posthume d'Elias, *Mozart, sociologie d'un génie*, rejoint son premier travail pour le compléter par le portrait du bourgeois de cour.

Traiter les données implique d'être au clair sur les multiples entrées utilisées sur le terrain pour collecter les données (ce que doit révéler le journal d'enquête), tout comme cette collecte impliquait d'avoir dans la tête cette démarche pluraliste et complémentariste. Le traitement des données n'est donc pas un moment de la recherche qui se situe au retour du travail de terrain mais commence sur le terrain. On pourrait comparer ce premier traitement au traitement de l'information dans les démarches stratégiques et tactiques au cours d'un conflit. Le traitement des données permet de modifier le déroulement de l'enquête en fonction de la situation concrète. Tout autre est le traitement post-enquête qui nous permet de tirer les leçons de l'expérience. Celui qui ne traite pas chaque jour les informations qu'il vient de récolter ne prend pas au sérieux la place du terrain dans l'activité théorique, risque de s'apercevoir un peu trop tard qu'il n'a pas collecté ce qu'il aurait dû et que ce qu'il a collecté est *insignifiant*.

Pierre Hamp, au début du XXe siècle, dans un livre acerbe contre les sociologues, *L'enquête*, notait une règle du travail du sociologue quelque peu oubliée, la nécessité de classer les données collectées dans trois grandes classes : celles issues de l'observation faite par le sociologue, celles produites par le sociologue sur le terrain (entretiens, questionnaires, etc.), celles collectées sur le terrain mais produites par d'autres. Cette séparation est indispensable pour pouvoir mener à bien la critique des documents, opération que les historiens connaissent bien. Dans le cadre de l'observation, la perturbation de la situation est négligeable si le sociologue observe le déroulement d'un match de football et maximum s'il observe un comportement individuel, au travail par exemple. Dans les deux cas, toutefois, les données collectées seront fortement marquées par la subjectivité du chercheur. Dans le cas des données produites par des instruments d'enquête, la perturbation est maximale puisqu'elle crée une situation artificielle, mais la subjectivité du chercheur n'est plus seule en cause : elle peut être accentuée ou contrebalancée par celle des acteurs. Dans le cas des documents produits par d'autres, la subjectivité du chercheur se résume à la sélection faite sur le terrain, mais la question la plus importante reste ici la raison d'être de ces documents et la façon dont ils furent produits et utilisés. On a tendance à les juger comme des données objectives. Il vaudrait mieux parler d'objectivation car leur production et leur conservation est le produit de l'activité humaine. Nous avons donc là trois formes d'approche dans le travail de terrain, dans l'appréhension du fait social. Leurs conditions de production empêchent de les traiter sur le même plan. Revient alors, sous un autre angle, la question de la complémentarité.

Leur traitement pose une autre question que nous avons rencontrée plus haut. Il y a dans tous les faits sociaux un mélange d'éléments structurels, d'éléments collectifs et d'éléments individuels, ne serait-ce que parce que « les hommes font leur histoire mais ils la

font dans des conditions héritées du passé ». C'est dire que les vestiges dont nous parlions au début, que l'on appelle données, sont eux-mêmes des faits sociaux. Si j'ai collecté, par exemple les feuilles de paye d'un ouvrier, celles-ci pourront être considérées à la fois comme des données structurelles puisqu'elles nous informent de l'existence du rapport capital-travail dans lequel est inséré l'ouvrier, de la politique de salaire de l'entreprise, etc. ; des données collectives car cette feuille de paye, discutée collectivement, s'insère dans la constitution d'une prise de conscience collective d'appartenance au groupe ouvrier et de ce qui le sépare des autres groupes ; des données individuelles puisqu'elles traduiront la carrière de cet ouvrier et l'évolution de ses moyens d'existence. Le même document peut ainsi remplir des fonctions différentes dans l'approche du fait social. Le caractère supra-fonctionnel des données utilisées rend facile le glissement inconscient d'un niveau à l'autre et l'introduction de l'idéologie dans le discours scientifique. C'est une illusion de penser que le traitement statistique simplifie le problème car les statistiques elles-mêmes sont une production subjective et se révèlent polysémiques ; et ce n'est pas parce que l'on croise deux variables polysémiques que l'on obtiendra plus de clarté. La question esentielle, ici comme ailleurs, est avant tout la constitution des différentes classes et les relations que l'on préjuge entre elles, c'est à dire tout ce qui se passe en amont du traitement statistique.

5- Du sociologue

C. Wright Mills rappelle à juste titre que la sociologie, comme toutes les autres sciences humaines d'ailleurs, travaille à partir de valeurs créées par la société occidentale et que « partout ailleurs, la sociologie est un produit d'importation ». Dire cela nous renvoie au caractère socio-historique de toute activité scientifique, à la vérité relative de ses résultats, et donc à la modestie que le sociologue, comme tout scientifique, doit avoir à l'égard de ses « découvertes ». C'est dire aussi la méfiance que l'on doit avoir à l'égard de tous les faiseurs de systèmes. Les pires ennemis de Marx et Engels furent ceux qui érigèrent les multiples brouillons de leur travail de recherche en système clos et commencèrent un travail exégétique de leurs œuvres au lieu de s'affronter à la réalité du monde, et ceux qui oublièrent que cette œuvre était elle aussi produit d'un contexte socio-historique, ce que Marx et Engels n'avaient cessé de répéter. C'est d'ailleurs ce que répétait à la même période, sur un autre plan, Claude Bernard : « Mes théories, ainsi que celles des autres, vivront ce que doivent vivre des théories nécessairement très partielles et provisoires quand on est au début d'une nouvelle série de recherches. Mais elles seront plus tard remplacées par d'autres qui représenteront un état plus

avancé de la question, et ainsi de suite ». Il en tire une règle de comportement pour le travail du chercheur : « On ne doit jamais être trop absorbé par la pensée que l'on poursuit, ni s'illusionner sur la valeur de ses idées ou de ses théories scientifiques ; il faut toujours avoir les yeux ouverts à tout événement, l'esprit douteur et indépendant, disposé à examiner tout ce qui se présente et à ne rien laisser passer sans en rechercher la raison. Il faut être en un mot, dans une disposition intellectuelle qui semble paradoxale, mais qui, suivant moi, représente le véritable esprit de l'investigateur. Il faut *avoir une foi robuste et ne pas croire* ; je m'explique en disant qu'il faut en science croire fermement aux principes et douter des formules ».

L'investigation scientifique est avant tout une aventure intellectuelle et, comme tout scientifique, le sociologue est, comme le suggérait Margaret Mead, un explorateur quelque peu aventureux -voire même aventurier, serais-je tenté d'ajouter- de territoires inconnus qu'il va s'agir de cartographier : « Le désir ardent de la connaissance, dit Claude Bernard, est l'unique mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts ; et c'est précisément cette connaissance qu'il saisit réellement et qui fuit cependant toujours devant lui, qui devient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte qui sont certainement les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais ressentir. Mais par un caprice de notre nature, cette joie de la découverte tant cherchée et tant espérée s'évanouit dès qu'elle est trouvée. Ce n'est qu'un éclair dont la lueur nous a découvert d'autres horizons vers lesquels notre curiosité inassouvie se porte encore avec plus d'ardeur. C'est ce qui fait que dans la science même le connu perd son attrait, tandis que l'inconnu est toujours plein de charmes ». C'est à partir de cette situation que l'on a voulu parler d' « inconfort intellectuel » terme qui sied mal à ce qui est décrit ici. Les termes de confort et d'inconfort n'ont rien à voir avec la notion d'aventure ; ils s'inscrivent bien, par contre, dans les rêves des faiseurs de systèmes qui s'occupent plus de la cohérence que de la véracité de leurs propos. Gaston Bachelard et Vladimir Jankélevitch nous offrent par contre une catégorie plus adaptée à l'aventure intellectuelle, celle d' « ironie critique ». Jankélévitch trace un très beau portrait de l'ironie : « L'ironie est la souplesse, c'est-à-dire l'extrême conscience. Elle nous rend, comme on dit, « attentifs au réel » et nous immunise contre les étroitesses et les défigurations d'un pathos intransigeant, contre l'intolérance d'un fanatisme exclusiviste… L'ironie, c'est la gaieté un peu mélancolique que nous inspire la découverte d'une pluralité ; nos sentiments, nos idées doivent renoncer à leur solitude seigneuriale pour des voisinages humiliants, cohabiter dans le temps et dans l'espace avec la multitude ; les nouveautés avouent leur vieillesse et tournent à la confusion des naïfs ; l'univers s'anime mais la particularité s'atrophie ; et il y a dans le monde tout à la fois plus de

variété et moins de ferveur… On songe aux témoins, à la société qui rira de nous, au passé et au futur qui nous regardent, aux autres régions de nous-mêmes qui veulent aussi leur dû, à cette innombrable non-moi autour du moi. On ne me laisse plus en tête à tête avec l'instant : l'instant souverain au double sens de présence et de présent, l'instant n'est plus qu'un point dans la durée et dans l'espace. Hélas pourquoi ne peut-on à la fois être raisonnable et ardent, ». Cette ironie-là nous empêche de dire : voici la vérité. Nous ne produisons que des vérités fausses, plus exactement relativement vraies et absolument fausses comme nos successeurs le montreront, ce qui faisait dire au mathématicien René Thom que l'ennemi du vrai, ce n'était pas le faux, mais l'insignifiant. Insignifiant dans le double sens du terme : dépourvu de signification, donc sans intérêt. Je crois que le sociologue aura déjà fait la moitié de son travail s'il réussit à faire des travaux qui ne soit pas insignifiants ; j'entends par là insignifiants pour la connaissance scientifique.

Pour C.W. Mills, la vérité en sociologie consiste d'abord à déterminer les faits sociaux, ce qui lui donne sa portée politique : « Dans un monde où l'on propage la sottise, tout énoncé de fait a un retentissement politique et moral. Tous les sociologues, de par leur existence même, sont engagés dans un combat qui met au prise l'obscurantisme et les lumières. Dans notre monde, faire de la sociologie c'est faire la politique de la vérité ». La proposition peut paraître bien optimiste, voire irréaliste. Elle est fort heureusement tempérée par l'idée que les sociologues se sont faits eux-mêmes de leur rôle politique. Le premier rôle est, à l'image du roi-philosophe, celle du roi-sociologue, qui implique de donner du pouvoir à ceux qui ont du savoir. Lorsque l'on voit ce que des sociologues, ou d'autres spécialistes de sciences sociales, firent là où ils eurent le pouvoir, on comprend que Mills puisse dire : « Si le « philosophe » venait à être roi, je déserterais son royaume ». Remplacer l'aristocratie de la naissance ou de l'argent par celle du talent, dit-il, n'a jamais fait progresser la démocratie.

Faute d'être roi-sociologue, on peut aussi rêver d'être le conseiller du roi avec tous les risques que cela comporte : « C'est un rôle où il est difficile de conserver son intégrité morale et intellectuelle, dit Mills, et, par conséquent sa liberté de travail. Il n'est que trop facile, étant sociologue consultant, de se prendre pour un philosophe, et de considérer ses clients comme des dirigeants éclairés. Mais seraient-ils philosophes, ces sociologues, que leurs clients et maîtres ne seraient pas nécessairement de ces gens que la grâce des lumières peut toucher. C'est pourquoi je suis tellement frappé par la fidélité de certains experts envers les despotes rien moins qu'éclairés auxquels ils louent leurs services. C'est une fidélité qui semble à l'épreuve de l'impéritie despotique comme à celle de la stupidité dogmatique ». Le problème du sociologue conseiller du roi, comme celui du sociologue-roi, c'est de confondre les

relations personnelles et la recherche du statut avec la recherche scientifique et le débat d'idées. Toute critique dans le débat scientifique, qui ne porte que sur le contenu de l'activité scientifique (critiquer une rivière, disait Brecht, c'est redresser son cours), est reçu par eux comme des attaques contre leur personne. Le roi ou le conseiller du roi passe avant le sociologue Constatant le comportement de certains chercheurs de son époque, Claude Bernard notait déjà : « Il ne faut jamais mêler le sentiment avec la science. On peut avoir des amis et n'être pas d'accord avec eux scientifiquement. Si on n'observe pas les préceptes que nous venons de donner, on tombe dans les personnalités et on perd la science de vue. La science a les yeux mouillés des passions humaines, a dit Bacon. Je connais en effet des hommes qui s'acharnent aux questions de priorité avec violence et passion… Il y a d'autres hommes qui ne soutiennent dans leurs livres que leurs amis ; tout cela est blâmable et ce ne sont pas des savants qui agissent ainsi. Il y a d'un autre côté des hommes qui ont une soif exagérée de l'éloge et qui font des bassesses auprès des journalistes pour obtenir la louange… Il y a des gens qui, à propos d'une question, disent tout ce qu'on peut dire, afin de réclamer quand plus tard on fera quelque expérience là-dessus… Je ne parlerai pas des gens de mauvaise foi qui, aveuglés par la passion, inventent des faits, des expériences pour contrecarrer leurs adversaires ou discutent de mauvaise foi. Il y a des gens qu'on ne peut jamais amener à avouer leur tort».

Mills attribue enfin un troisième rôle possible au sociologue, celui qu'il a choisi et que je partage entièrement : « Ce rôle consiste à rester indépendant, à faire son travail tout seul, à choisir tout seul ses problèmes, tout en interpellant les rois et en s'adressant aux « collectivités » ; La sociologie devient alors un appareil de renseignement collectif, par où passent les enjeux collectifs et les épreuves personnelles, ainsi que les lignes de forces structurelles qui les sous-tendent tous les deux… En adoptant le troisième rôle, le sociologue n'apparaît pas à sa propre conscience comme un être autonome, soustrait à la société. Avec bien d'autres, il se sent au contraire exclu des grandes décisions qui font l'histoire de ce temps ; en même temps, il se sait au nombre de ceux qui subissent les conséquences de ces décisions mêmes. Et voilà pourquoi, dans la mesure où il sait ce qu'il fait, il devient explicitement une créature politique. Personne n'est « en dehors » de la société ; le problème, c'est de savoir la place que chacun y occupe ».

Conclusion

Dans le chaudron de la sorcière le sociologue doit donc être capable de manier à la fois la théorie sociologique et l'art de l'enquête. On pourrait dire de la sociologie ce que Claude Bernard dit de la médecine : elle « est un art, c'est évident ; elle est une science, c'est également incontestable. En effet dans toutes les connaissances humaines, il y a à la fois de la science et de l'art. La science est dans la recherche des lois des phénomènes et dans la conception des théories ; l'art est dans l'application, c'est-à-dire dans la réalisation pratique en général, utile à l'homme, qui nécessite toujours l'action personnelle d'un individu isolé. Aussi le caractère de l'art est-il éminemment personnel, non susceptible de se transmettre ; la science pure au contraire, est impersonnelle et peut se transmettre à tous ». Retenons donc cette différence entre le savoir sociologique formalisé, relativement juste et absolument faux, qui nous conduit dans le chaudron de la sorcière et la connaissance sociologique, dominée par l'art du sociologue, mise en œuvre du savoir et première mise en forme des données, qui nous permet de circuler dans le chaudron, d'y puiser notre potion magique et de prendre nos distances pour en extraire un nouveau savoir quelque peu meilleur, du moins nous l'espérons, mais tout aussi incertain que celui qui nous a entraîné dans cette aventure.

Le moment de la connaissance, point de rencontre entre la mise en œuvre du savoir et l'extraction du savoir, celui que nous venons de tenter de caractériser tout au long de ce texte, est à coup sûr le moment le plus riche dans l'activité de recherche et dans le développement de l'activité du chercheur. C'est celui qui ne se déroule pas dans la continuité linéaire de la durée, d'un trajet se déroulant imperturbablement du projet au résultat, sur un continuum passé-présent-futur. Comme dans toute activité, le passé et le futur se contractent dans l'instant et ce n'est que lorsque l'on en fera le bilan a posteriori que l'on inscrira l'ensemble dans la durée, dans une durée qui n'est pas celle du projet initial. C'est un moment qui ne peut s'inscrire dans aucun exposé a priori et qui pourtant devrait être un moment crucial dans la formation d'un sociologue, à condition que les enseignants aillent faire leurs cours sur le terrain avec les étudiants pour leur faire découvrir la sociologie in vivo, cette unité de la science et de l'art, de la mise en œuvre et de l'extraction du savoir. Et si cet accompagnement n'est pas possible, que l'enseignant au moins comprenne que ce n'est pas dans la salle de cours que les capacités du futur sociologue se développeront, que l'armement théorique et méthodologique n'a rien à voir avec l'érudition, qu'un élève bien formé ne peut que révéler la fausseté des travaux de son maître et montrer par là même qu'il a eu un bon maître comme Claude Bernard a dû l'être, ou, au moins le laisse croire lorsqu'il écrit, en terminant L'introduction à la médecine expérimentale : « J'ai cité des exemples d'investigation, mais je me serais bien gardé de donner des explications superflues ou de tracer une règle unique et

absolue, parce que je pense que le rôle d'un maître doit se borner à montrer clairement à l'élève le but que la science se propose, et à lui indiquer tous les moyens qu'il peut avoir à sa disposition pour l'atteindre. Mais le maître doit ensuite laisser l'élève libre de se mouvoir à sa manière et suivant sa nature pour parvenir au but qu'il lui a montré, sauf à venir à son secours s'il voit qu'il s'égare. Je crois, en un mot, que la vraie méthode est celle qui contient l'esprit sans l'étouffer, et en le laissant autant que possible en face de lui-même, qui le dirige, tout en respectant son originalité créatrice et sa spontanéité scientifique qui sont les qualités les plus précieuses. Les sciences n'avancent que par les idées nouvelles et par la puissance créatrice ou originale de la pensée. Il faut donc prendre garde, dans l'éducation, que les connaissances qui doivent armer l'intelligence ne l'accablent par leur poids et que les règles qui sont destinées à soutenir les côtés faibles de l'esprit n'en atrophient ou n'en étouffent les côtés puissants et féconds ».

Références bibliographiques

Bachelard, Gaston (1987- 1éré éd. 1937) *Psychanalyse du feu*.Paris, Gallimard, coll. « Folio-essais »

Balandier, Georges, Bastide, Roger, Berque, Jacques, Georges, Pierre, éd. (1968) *Perspectives de la sociologie contemporaine*. Paris, Puf, « Bibliothèque de sociologie contemporaine ».

Bernard, Claude (1966- 1ére éd. 1865) *Introduction à la médecine expérimentale*. Paris, éd. Garnier-Flammarion

- (1987 –1ére éd. 1947) *Principes de médecine expérimentale*. Paris, Puf, coll. « Quadrige »

Bouglé, Célestin (1932) *Qu'est-ce que la sociologie*. Paris, Librairie Félix Alcan.

Cador, Louis, (1982) *Etudiant ou apprenti*. Paris, Puf., coll. « L'éducateur ».

- (1999) De l'étudiant médecin à l'ouvrier médecin . *Les territoires du travail*, n° 3, p.107-115.

Château, Jean (1983) *L'intelligence ou les intelligences ?* Liège, éd. Pierre Mardaga.

Cornu, Roger (1970) Remarques sur l'indice psychologique du coût de la vie (p. 42-49)

. In Chazel, François,Boudon, Raymond, Lazarsfeld, Paul *L'analyse des processus sociaux*.. Paris, éd. Mouton & Maison des sciences de l'homme.

- (1973) Monographie et biographie (p.13-35). In Cornu, Roger, Duplex, Jean, Picon,

Bernard *Analyse contextuelle de la mobilité : Les industries portuaires à Marseille . Aix-en-Provence*, Lest-Cnrs, Cordes.

- (1978) L'informateur privilégié, démiurge de la communauté scientifique (p.609-614). In *Les intermédiaires culturels*. Aix-en-Provence, Paris, Université de Provence-Librairie Honoré Champion.

- (1980) Comment accommoder les rivets de Port-de-Bouc. *Technologies, idéologies, Pratiques*, vol. 2, n°3-4, p. 63-80.

-(1982) Le vif saisit le mort. (p.183-210). *In Séminaire d'économie et de sociologie du travail et de la santé 1980-1981*. Aix-en-Provence, Laboratoire d'économie et de sociologie du travail-Cnrs.

- (1982) La saveur de la proximité : les pratiques ouvrières à l'heure de mon village. *Sociologie du Sud-Est*, p. 51-58.

- (1984) De la mise en mots à la mise en scène. In Cornu, Roger, éd. *Du chantier naval à la ville- La mémoire ouvrière de Port-de-Bouc*. Aix-en-Provence, Lest-Cnrs, Ministère de la culture-Mission du patrimoine ethnologique.

- (1984) Porte ouverte sur la cuisine de la recherche. *Terrain*, n° 2, p. 45-50.

- (1984) Je suis une légende…ou : la production d'un chantier symbolique. *Ethnologie française*, tome 14, n°2, Avril-juin, p 151-160

- (1987) Vidéo questionnement et vidéo questionnaire (p. 69-84). In *Pratiques audio-visuelles en sociologie*. Nantes,Aix-en-provence, Lersco-Lest-Cnrs

- (1987) « Repoussé du peuple il le fréquenta en statistiques » (p.113-123). In *Philographies*. Nantes, Acl éd.

- (1988) Quand la parole sociologique cherche sa voix filmique (p. 43-56). In *La parole dans le film*. Aix en Provence, Lest-Cnrs.

- (1991) Norbert Elias et la sociologie française. *Sociétés*, n° »33, p. 227-246

- (1994) Les obstacles à la culture industrielle (p.85-98). In Rautenberg, Michel & Faraut, François *Patrimoine et culture industrielle*. Lyon, programme Rhône-Alpes de recherches en sciences humaines. *Les chemins de la recherche*, n° 19.

- (1995) Nostalgie du sociologue : la classe ouvrière n'est plus ce qu'elle n'a jamais été (tome 2, p.345-353). In Deniot Joëlle. & Dutheil, Catherine, éd. *Métamorphoses ouvrières*. Paris, éd. L'Harmattan.

- (1997) Le voisin sait bien des choses (p. 275-293). In Schwartz, Yves, éd. *Reconnaissances du travail*. Paris, Puf, coll. « Le travail humain »

- (2000) La brise du bon secours. *Les territoires du travail*, n° 5, Janvier, p.75-82.

- (2000) L'observateur entre perception et action (p 195-217). In Livet, Pierre, éd. *De la perception à l'action*. Paris, Librairie Vrin.

- (2001) Quand les ouvriers jugent les sociologues (p.109-119). In *Libre prétexte*. Nantes, Lestamp-Université de Nantes.

- (2001) Éducation, savoir et production. Bruxelles, éd.de l'université de Bruxelles.

Delporte, Henri (1984) *Archéologie et réalité*. Paris, éd. Picard.

Devereux, Georges (1980) *De l'angoisse à la méthode*. Paris, éd. Aubier

- (1983- 1ére éd. 1970) *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris, éd. Gallimard, coll. « tel ».

-(1985) *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs »

Durkheim, Emile (1967- 1éré éd. 1897) *Le suicide*. Paris, Puf.

Eckert, henri & Doazan, Yves (2002) Retour sur la relation formation-emploi. Entretien avec Roger Cornu. *Formation-emploi*, n° 78 ; avril-Juin, p. 5-15.

Einstein, Albert (1990- 1ére éd. 1952) *Conceptions scientifiques*. Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs ».

Elias, Norbert (1981) *Qu'est-ce que la sociologie ?*. Aix-en-Provence, éd. Pandora.

- (1985 – 1ére éd. 1974) *La société de cour*. Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs »
- (1991) *Mozart sociologie d'un génie*. Paris, éd. du seuil, « La librairie du Xxe siècle ».
- (1993) *Engagement et distanciation*. Paris, éd. Fayard.

Griaule, Marcel (1957) *Méthodes de l'ethnographie*. Paris, Puf.

Gouldner, Alwin W. (1964- 1ére éd. 1954) *Patterns of Industrial Bureaucracy*. New York-London, Free press-MacMillan

Gurvitch, Georges (1957 –1ére éd. 1950) *La vocation actuelle de la sociologie*. Paris, Puf, « Bibliothèque de sociologie contemporaine », 2 vol.

- (1958) *Traité de sociologie*. Paris, Puf, « bibliothèque de sociologie contemporaine », 2 vol.
- (1962) *Dialectique et sociologie*. Paris, éd. Flammarion

.Gurvitch, Georges & Moore, Wilbert E. (1947) *La sociologie au XXe siècle*. Paris, Puf, « Bibliothèque de sociologie contemporaine », 2 vol..

Halbwachs, Maurice (1930) *Les causes du suicide*. Paris, Librairie Félix Alcan.

- (1952 – 1ère éd. 1925) *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Puf.

Hamp, Pierre (191O) *L'enquête*. Paris, éd. de la Nouvelle revue Française.

Janet, Pierre (1975 –1ère éd. 1926-27) *De l'angoisse à l'extase*. Paris, Société Pierre Janet & Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne, 2 vol.

Jankélevitch, Vladimir (1979- 1ére éd. 1964) *L'ironie*. Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs »

Leiris, Michel (1988-1ére éd. 1934) *L'Afrique fantôme* Paris, éd. Gallimard, coll. « Tel ».

Leriche, René (1951) *La philosophie de la chirurgie*. Paris, éd. Flammarion, « Bibliothèque scientifique contemporaine ».

Maget, Marcel (1953) *Guide d'étude directe des comportements culturels*. Paris, éd. du Cnrs.

Mauss, Marcel (1960- 1ére éd. 1950) *Sociologie et anthropologie*. Paris, Puf, « Bibliothèque de sociologie contemporaine »

- (1971 -1ére éd. 1968) *Essais de sociologie*. Paris, éd. du seuil, coll. « Points »

Mills, C.Wright (1967) *L'imagination sociologique*. Paris, éd. Maspéro, coll. « Textes à l'appui ».

Moreno J.L. (1954) *Fondements de la sociométrie*. Paris, Puf, « Bibliothèque de sociologie contemporaine ».

Perec, Georges (1997- 1ére éd. 1974) *La vie mode d'emploi*. Paris, Le livre de Poche.

Pignon, Edouard (1985 – 1ére éd. 1966) *La quête de la réalité*. Paris, éd. Denoël, coll. « Médiations ».

Ribeiro, Darcy (2002) *Carnets indiens*. Paris, éd. Plon, coll. « Terre humaine ».

Scott, Jerome F. & Lynton, R.P. (1952) *The community factor in modern technology*. Paris, Unesco.

Simmel, Georg (1991*) Secret et sociétés secrètes*. Strasbourg, éd. Circé.

Sorokin, Pitirim (1959) *Tendances et déboires de la sociologie américaine*. Paris, éd. Aubier.

Thom, René (1983) *Paraboles et catastrophes*. Paris, éd. Flammarion.

- (1993) *Prédire n'est pas expliquer*. Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs ».

Vernant, Jean Pierre (1979) *Religions, histoires, raisons*.Paris, librairie F. Maspero.

- (1996) *Entre mythe et politique*. Paris, éd. du Seuil.

Wallon, Henri (1941) *L'évolution psychologique de l'enfant*. Paris, Armand Colin.

- (1982 –1ére éd. 1938) *La vie mentale*. Paris, éd. Sociales/Messidor.

Weber, Max (1959) *Le savant et le politique*. Paris, éd. Plon.